

LA STRATEGIE DE JOHNSON

UNE vague de frayeur a traversé le monde à la suite de la nomination du sénateur GOLDWATER comme candidat du Parti républicain à la Maison Blanche. Trois questions se posaient : cette désignation signifiait-elle l'essor du fascisme aux Etats-Unis ? Etait-il possible pour le sénateur de l'Arizona de gagner l'élection de novembre 1964 ? Qu'en était-il du « white backlash » (marée réactionnaire blanche) — c'est-à-dire de la réaction contre la lutte des Noirs pour le « Freedom Now » (liberté maintenant) — : pouvait-elle se révéler un atout majeur dans le jeu électoral de Goldwater ?

L'alerte est maintenant passée. La raison ou du moins un semblant de raison, semble devoir l'emporter sur la scène politique américaine, tandis que l'opinion publique mondiale s'est détendue. Le danger de la venue au pouvoir d'un dément aux Etats-Unis paraît s'être atténué pour la période actuelle.

Depuis la réunion en juillet de la Convention républicaine deux événements rendent compte de ce changement. Le premier était constitué par la Convention démocrate au cours de laquelle Johnson décida de désigner Hubert Humphrey comme co-listier à la vice-présidence. Le second événement était le sondage d'opinions organisé aux Etats-Unis et qui indiquait — sur le moment — une victoire démocrate en novembre. Différents sondages entrepris par des organismes indépendants, par les Démocrates, et par les Républicains, indiquent même un raz-de-marée en faveur des Démocrates. Selon les éditeurs Rowland Evans et Robert Novack, un « climat de désespoir commence à s'infiltrer dans le haut état-major de Goldwater » *New York Herald Tribune*, Edition européenne, 7 septembre 1964).

Au moment où Goldwater fut désigné à la Convention républicaine de San Francisco, les observateurs politiques se trouvaient devant la nécessité d'expliquer le phénomène suivant : comment une personnalité aussi réactionnaire que celle de Goldwater pouvait-elle l'emporter sur un libéral tel que le gouverneur Rockefeller ou un conservateur comme le gouverneur Scranton ? Les principaux arguments qui étaient avancés, faisaient état du mécontentement au sein de la classe moyenne à l'égard d'une politique étrangère qui ne se montrait pas capable d'apporter la « victoire », d'un profond sentiment d'insécurité en dépit de la prospérité, et d'un ressentiment alimenté par l'intensification de la lutte des Noirs pour l'égalité civique. Ces sentiments ont été exploités par les membres d'une fraction décidée du Parti républicain appuyée par la haute finance de ce nouveau secteur de la classe capitaliste surgie au Texas et en Californie méridionale. On spéculait d'abondance que les conditions sociales ainsi réunies pourraient donner à Goldwater des chances de succès.

Goldwater a basé la tactique de sa campagne électorale sur ces considérations bien avant la Convention républicaine et a maintenu cette tactique plusieurs semaines après la fin de celle-ci. C'est ce qui a inspiré ses remarques légères au sujet de l'emploi de bombes nucléaires pour détruire les végétations denses du Sud-Vietnam, du feu vert à donner aux généraux pour

faire usage des armes nucléaires sous leur propre responsabilité, des vertus de l'« extrémisme », allusion à des organisations comme le Klu Klux Klan et la John Birch Society — et ainsi de suite, *ad nauseam*.

A présent Goldwater a opéré un brusque tournant de cette ligne politique. Il s'est mis à parler de « paix », de suppression du service militaire. Il a fait des concessions à l'aile libérale du Parti républicain. En langage clair, il a pris connaissance du résultat des sondages d'opinions et s'efforce d'ajuster ses manifestations publiques en conséquence.

Johnson se concentrait sur le problème essentiel auquel il doit faire face en tant que politicien capitaliste professionnel tout particulièrement avide de puissance, parmi ces requins connus pour leur faim insatiable, le problème dont il se préoccupe depuis qu'il a hérité de la Maison Blanche ; c'est-à-dire le moyen pour un sudiste de triompher à l'élection présidentielle, pour la première fois depuis la fin de la Guerre de Sécession. Heureusement pour lui, il a grandement été aidé dans cette voie par Goldwater — sans doute sans que celui-ci l'ait voulu.

Les forces politiques clés aux Etats-Unis ne résident pas dans la classe moyenne (y compris les exploitants agricoles) soit-disant mécontents, dans les secteurs racistes, ou dans les premières formations fascistes qui voient en Goldwater leur héros. Ces forces-clés, c'est la classe ouvrière, particulièrement les organisations syndicales, le mouvement d'émancipation noire qui gagne en ampleur, et le noyau principal de la haute finance toujours localisé dans l'Est du pays.

Dès le début, Johnson a entrepris d'amalgamer ces forces sociales contradictoires. Le seul défi sérieux à cette stratégie de la part de politiciens capitalistes, n'aurait pu venir que d'un libéral comme Rockefeller. La victoire de Goldwater a considérablement simplifié les choses pour le politicien du Texas.

En premier lieu, Johnson mit sur pied une savante campagne pour s'assurer l'approbation de la haute finance, particulièrement de ceux de ses membres qui préfèrent arborer à leur revers l'insigne républicain. L'une de ses puissantes initiatives se situa dans le domaine de la politique étrangère. Par sa ligne de conduite, avant tout au Brésil, il a révélé avec la plus vive clarté ses vues et ses aptitudes devant les grandes questions mondiales qui se posent à l'impérialisme américain. C'est là que gisent les vrais soucis du capitalisme américain, et non pas dans les « ingérences » du gouvernement fédéral dans la politique des différents Etats de l'Union, ou dans les impôts « excessifs ».

La chance était de nouveau (ou, pour être plus exact, la politique désastreuse des partis communistes latino-américains) au service de Johnson. Il réussit à porter au pouvoir la contre-révolution au Brésil, qui est de loin le plus grand pays de l'hémisphère occidental. Etats-Unis non compris. Bien avant la victoire de Goldwater aux élections primaires de Californie, la haute finance avait arrêté sa conduite : Johnson s'était révélé une surprise extrêmement agréable.

Tandis qu'il s'affairait auprès des hautes sphères de la classe capitaliste, Johnson ne perdait pas de vue le

mouvement ouvrier. Ici, les choses étaient assez simples. Il n'est guère difficile de satisfaire les grands bonzes du mouvement syndical. Il suffisait de leur offrir un moulin à vent sous la forme du libéral Hubert Humphrey comme candidat à la vice-présidence, pour transporter d'allégresse les dirigeants du mouvement ouvrier. Conduits par Walter Reuther, des Travailleurs de l'Automobile, qui avait menacé de quitter la Convention démocrate en 1960 si un réactionnaire comme Johnson était désigné comme candidat à la vice-présidence, ces mêmes bureaucrates font à présent le plus grand cas de l'actuel Président des Etats-Unis. Ainsi que l'a remarqué une fois à leur sujet John L. Lewis : ils n'ont pas de cervelles ; les cheveux ont poussé sur leurs cous.

Bien évidemment, la haute finance n'éprouve pas la moindre frayeur pour un semillant libéral tel que Humphrey. Tout directeur moderne n'ignore rien de la nécessité d'un bel emballage pour promouvoir la vente de l'article le plus médiocre. Cependant, Johnson ne manqua pas de donner à la haute finance l'occasion d'opposer son veto à la candidature de Humphrey, s'il lui en avait pris l'envie.

Pour s'assurer le vote des Noirs, Johnson fit adopter la législation passablement édulcorée sur les droits civiques, patronnée par Kennedy, mais avec probablement plus d'efficacité que l'aristocrate de Boston n'aurait pu le faire. Après tout, c'est une besogne pour laquelle Johnson avait consacré un long apprentissage.

Face au « white backlash » sur lequel Goldwater avait virtuellement tout misé, Johnson lui-même souligna la tendance opposée, ce qu'il appelle le « frontlash », c'est-à-dire les électeurs républicains effrayés et repoussés par les proclamations fracassantes de Goldwater sur les bombes thermo-nucléaires et ses appels aux « extrémistes » encapuchonnés. Il n'est pas étonnant que le dernier Gallup (6 septembre 1964) montre déjà que trois électeurs républicains sur dix ont décidé d'emboîter le pas au camp démocrate. Ce partage des voix républicaines signifie un glissement encore plus prononcé en faveur de Johnson parmi les soi-disant « indépendants ».

Il conviendrait aussi de préciser que le « white backlash » a pu être grandement surestimé. D'autres problèmes préoccupent les Blancs — le spectre du chômage, conséquence de l'automation, la terreur d'une guerre nucléaire, la crainte d'aggraver les difficultés en portant Goldwater à la présidence. De plus, même dans le domaine des luttes pour les droits civiques, les violences de langage et les actions meurtrières ne témoignent pas nécessairement d'un profond glissement dans le même sens de l'Américain moyen. Il se peut même que sa façon de voir soit aux antipodes.

Cette attitude ne peut facilement se déterminer avec exactitude dans une anticipation sur les élections. Cependant, une étude extrêmement intéressante fut rendue publique en juillet 1964 par la revue *Scientific American*, la plus importante publication des Etats-Unis, sinon du monde entier, consacrée à la vulgarisation des découvertes scientifiques. Cette étude révèle une évolution durable dans l'esprit des Américains blancs en faveur des Noirs. Cette évolution se poursuit depuis des années et représente actuellement une majorité absolue de Blancs partisans de l'intégration. Ce phénomène ne se li-

mite pas à la partie nord des Etats-Unis mais englobe des Blancs du sud et même des Blancs dans les régions où des violences se sont produites.

On s'étonne que la presse américaine ait peu porté d'attention à cette étude importante. (En général les études de ce genre que publie le *Scientific American* font l'objet de nombreux commentaires journalistiques). L'exactitude de cette découverte sera sans le moindre doute mise à l'épreuve aux élections de novembre.

L'habile tactique de Johnson a été facilitée par d'autres facteurs que l'impressionnant spectacle de Goldwater, assumant le rôle et la figure du scélérat politique qui doit être battu « coûte que coûte ». L'absence d'une opposition libérale a déjà été mentionnée. Plus grave est l'absence d'une opposition ouvrière. Le puissant mouvement syndical américain ne possède pas son propre parti politique. Il n'a même pas un seul représentant au Congrès !

Chez les Noirs, de même, les grands chefs restent fidèles à la machine démocrate. Quelque chose a été fait pour l'organisation d'une opposition politique indépendante, mais il s'agit là d'un bien modeste début. C'est le « Freedom Now Party » qui s'est assuré sa présence au scrutin de l'Etat de Michigan.

En l'absence d'une quelconque menace ou pression de ces secteurs, Johnson a les coudées franches pour orienter très à droite sa campagne électorale. Il n'a même pas eu besoin de promettre grand-chose aux travailleurs et aux Noirs. En revanche il pouvait faire de la démagogie à l'intention des partisans de Goldwater.

En outre, il était absolument libre de s'engager, en pleine période électorale, dans des aventures réactionnaires sur le plan de la politique étrangère. Un excellent exemple est fourni par l'incident du golfe du Tonkin. C'est avec le plus parfait cynisme que Johnson a créé une diversion outre-mer pour rallier l'opinion publique américaine derrière le gouvernement américain à l'« heure du péril » c'est-à-dire derrière Johnson au moment où il brigue le mandat de président. Que cette manœuvre ait pu impliquer le risque d'une guerre mondiale importait peu à l'aspirant homme d'Etat ; une telle conduite cadre parfaitement avec sa résolution de gagner les élections de novembre contre son adversaire Goldwater.

La seule opposition aux Etats-Unis qui lutte à la fois contre Johnson et Goldwater est représentée par les candidats du *Socialist Workers Party*. Clifton Deberry et Edward Shaw mènent une vigoureuse campagne pour exposer le programme du socialisme révolutionnaire.

Deberry, premier candidat noir à la Maison-Blanche, rencontre un soutien chaleureux parmi les secteurs militants du mouvement pour les droits civiques.

Les trotskystes américains sont bien entendu handicapés face aux vastes ressources dont disposent les candidats capitalistes. Cependant, comme lors des campagnes antérieures, ils apportent avec succès le message du socialisme à un public étendu. Certains de ceux qui entendront ce message y réfléchiront et parmi eux se trouveront les cadres qui bâtiront ultérieurement le parti requis pour renverser le capitalisme dans sa forteresse essentielle.